

STUDIO DIFFÉREMMENT

Les textes et les illustrations
de cette rubrique historique
sont protégés par l'article L-111-1
du code de la propriété intellectuelle,
pour toute utilisation nous contacter.

© Studio Différemment



La grande inondation de 1875

DÉSASTRE Il pleuvait depuis des jours et particulièrement sur les Pyrénées. « L'aigat de la Sent-Joan » (l'inondation de la Saint-Jean) fut une catastrophe pour tout le piémont pyrénéen de la Bigorre aux Corbières mais c'est à Toulouse que ses effets furent les plus spectaculaires et meurtriers, particulièrement à Saint-Cyprien.

L'inondation a son maximum, le soir du 24 juin. Le pont Saint-Pierre ① a été emporté le premier, le pont Saint-Michel ② a suivi mais le Pont-Neuf ③ a tenu bon. Rive droite, le Ramier ④, le Port Garaud ⑤, le bas du faubourg Saint-Michel ⑥, les maisons le long de la Garonnette ⑦, le quartier des Amidonniers ⑧ sont sous l'eau mais les victimes, qui ont pu rapidement être averties et évacuées, sont peu nombreuses. Ce qui n'est pas le cas rive gauche où la dévastation est totale et tout Saint-Cyprien ⑨ inondé, surprenant une population de 20 000 à 30 000 personnes.

C'EST LE MERCREDI 23 JUIN 1875 en fin d'après-midi que « l'eau a franchi le parapet du cours Dillon et s'est répandue à flots dans le faubourg Saint-Cyprien, rejoignant celle qui arrivait de l'avenue de Muret ». La Garonne, qui avait déjà envahi depuis le matin les bas quartiers de la rive droite et emporté le pont Saint-Pierre en début d'après-midi, inonde complètement et brusquement la rive gauche sous au moins trois mètres d'eau. « Tout le quartier Saint-Cyprien est envahi, constate la nuit suivante la dépêche de l'Agence Havas. L'obscurité la plus profonde

le couvre... Quels drames doivent s'y passer ; quelles scènes d'horreur !... L'on entend sur l'autre rive, du quai de la Daurade, les lamentations, les cris de douleur et de désespoir des malheureuses femmes... Des rues entières se sont écroulées ainsi que des maisons isolées un peu partout. » Si les journalistes et les autorités ne pénétreront dans le quartier martyr que le lendemain 25, les sauveteurs s'y activent toute la nuit : « Les soldats de la garnison, conduits par leurs officiers, accoururent les premiers. Des canonniers à cheval se lancèrent

au milieu du torrent, et alors, de toutes les épaves, des malheureux se détachèrent, s'accrochant désespérément aux brides des chevaux terrifiés, se cramponnant aux crins, aux bottes des cavaliers. Quelques-uns furent sauvés ainsi, mais combien lâchèrent prise ! Parmi ceux qui échappèrent, il y en eut un dont un éperon avait traversé la main de part en part. En même temps, deux grands bateaux plats, montés par des pêcheurs de sable, faisaient de nombreux voyages dans les rues, dirigés avec une adresse inouïe.



8

1

9



Grâce à ces braves gens, un grand nombre d'inondés furent sauvés. À la lueur des torches, on voyait passer sur la Garonne les bateaux de sauvetage, et, dans le faubourg Saint-Cyprien, on distinguait vaguement des draps qui flottaient aux fenêtres des maisons encore debout. À plusieurs de ces draps des inondés étaient accrochés. Un à un, quand la fatigue avait trop brisé leurs nerfs, ils lâchaient prise. Quand les torches illuminaient un arbre, on voyait des désespérés dans cet arbre, et, à la lueur rouge, cela avait l'air d'une scène d'enfer. »

Les scènes affreuses ne manquent pas : « Rue de Cugnaux, un malheureux ouvrier maçon, du nom de Jacques Heurtat, a péri d'une

mort atroce. Il s'est trouvé les pieds broyés et pris sous une poutre, lors de la chute de sa maison. Cramponné à un barreau de fer, il a réussi durant quelques minutes à conserver une position presque verticale. Pendant ce temps, un bateau, à bord duquel se trouvait sa femme, essayait vainement de s'approcher de la maison. Lui, il voyait cela. Sentant enfin que la mort venait, et que les efforts seraient inutiles : - Adieu, Marie ! cria-t-il à sa femme... Élève bien les enfants. Et il se renversa en arrière, en lâchant son barreau. À la maison des fous, la scène avait un caractère d'horreur tout particulier. Les aliénés, qu'on faisait précipitamment déménager, ne comprenaient pas ce qui se passait et ne voulaient pas se laisser

emmener. Dans la cour, une vieille femme dansait de joie en criant : - L'eau, l'eau... Je vais aller aux bains ! Un autre fou se sauvait en hurlant : - Pas d'eau ! Assez de douches ! Quatre d'entre eux ont été noyés. »

Dès le matin du jeudi 24, c'est la décrue et une foule de soldats va s'affairer plusieurs jours dans Saint-Cyprien et les autres quartiers dévastés pour emporter les cadavres, retrouver les blessés. « Les rues sont gardées et la foule n'y circule que lentement. Partout, le mouvement de va-et-vient des fourgons d'artillerie, des charrettes de meubles, des fiacres et des voitures de maîtres transportant les blessés. Par moments, un triste cortège se fraie un chemin au milieu de la cohue, et tout le monde se découvre. ►

« La Garonne a charrié hier, dit La Dépêche du 25 juin, d'énormes troncs d'arbres, des chevaux morts, des ours venant sans doute des hautes montagnes et précipités dans les torrents par les trombes, des objets de literie, des ustensiles de ménage, des barriques, des chaises... » Les journaux parlent aussi de cercueils, de croix de cimetière, de cadavres dont les habits permettent de dire qu'ils viennent de régions éloignées.

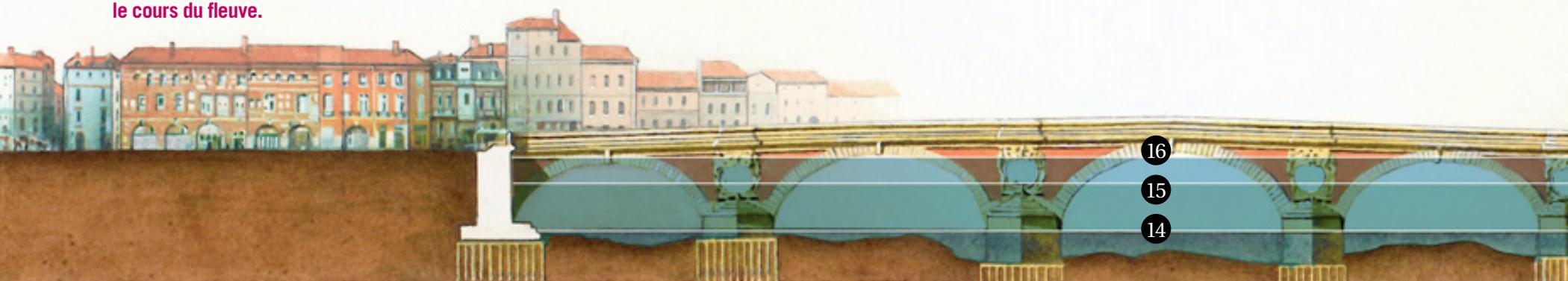




Ci dessus, ce que pouvaient voir les Toulousains depuis la rive droite en fin d'après-midi le 24 juin, au moment où le tablier du pont Saint-Michel vient heurter le Pont-Neuf **10** et fait craindre que la Garonne ne l'emporte lui aussi. Une partie des maisons de l'île de Tounis **11** sont déjà tombées, l'Hôtel-Dieu **12** est enserré par les eaux et sera peu à peu évacué pendant la nuit au prix de nombreux actes héroïques. Les habitants de Saint-Cyprien se réfugient dans les étages des maisons ou dans le clocher de l'église Saint-Nicolas **13**.
 Ci-dessous, coupe de la Garonne indiquant la montée des eaux au niveau du Pont-Neuf : Hauteur d'eau en temps normal **14**, hauteur le 23 juin vers 2h du matin (+5m) **15**, le 23 juin vers 19h (+7,5m, hauteur maximale) **16**. S'il a résisté à l'inondation, le pont sera ensuite accusé d'avoir fait barrage à la Garonne et provoqué le désastre de Saint-Cyprien. On parlera longtemps de le détruire (ainsi que l'Hôtel-Dieu) pour modifier le cours du fleuve.

► *C'est un mort qui passe, enveloppé dans un drap. Quelquefois, c'est une pleine charrette de cadavres qu'on croise, et alors, des exclamations de pitié partent de la foule. - Té... les pauvres bougres ! ai-je entendu dire à un homme du peuple. Et il s'est mis à fondre en larmes en répétant pendant plus de deux minutes : - Les pauvres bougres, té... les pauvres bougres, té ! En même temps que la troupe et les travailleurs fouillent les décombres, des pêcheurs, montés sur de grands bateaux plats, explorent le lit du fleuve. Dans les hautes herbes, dans les anfractuosités, des morts sont accrochés. Dans l'une des salles de l'Hôtel Dieu, on a trouvé un cheval vivant. On ne comprend pas comment il est arrivé là. En voyant entrer des hommes, la pauvre bête a couru à eux et leur a fait mille caresses. »*
 Les effondrements sont nombreux et beaucoup de soldats,

de sauveteurs et d'habitants revenus chercher leurs affaires en seront victimes. Les cadavres sont enterrés au plus vite mais photographiés auparavant pour permettre une éventuelle identification. Tout le monde craint « les miasmes pestilentiels » provoqués par la décomposition des corps sous les décombres et certains préconisent de tout brûler : « Le déblaiement, disent les propagateurs de cette idée, serait ainsi fait tout de suite, et il n'y aurait plus de miasmes... »
 Le samedi 26 en début d'après-midi, le maréchal de Mac-Mahon, président de la République, arrive en train de Paris. Les autorités l'accueillent gare Matabiau mais le conseil municipal, presque tout entier radical, a refusé de s'y rendre. C'est que la tension est grande alors entre les Républicains, pas tout à fait majoritaires à l'Assemblée, et les monarchistes





tenants de l'Ordre moral soutenus par le chef de l'État. Entre 6 et 7 heures, après une petite halte à la préfecture, le maréchal visite Saint-Cyprien. « *Il a parcouru à pied les principales rues dévastées et il s'est engagé dans les allées, sans craindre le sérieux danger qui pouvait résulter de l'éboulement des maisons et de l'effondrement des terrains. L'émotion du Maréchal était profonde. - Jamais, a-t-il dit à ceux qui l'entouraient, je n'ai vu si affreux spectacle, même sur les champs de bataille.* » Très vite, le bruit circulera dans l'opposition que le Maréchal, devant toutes ces étendues inondées, se serait contenté de soupirer : « *Que d'eau,*

que d'eau ! » Bruit sans doute inventé mais qui ne sera pas pour rien dans sa perte de popularité et son échec final face aux Républicains deux ans plus tard, en 1877. ●

Toutes les citations sont tirées des articles des quotidiens du temps : *La Dépêche, Le Petit Journal, Le Figaro*

À consulter :

Toulouse ville inondée, ville inondable : <http://www.toulouse-inondation.org/>.

STUDIO  IFFÉREMMENT

Texte : Jean de Saint Blanquat
Illustrations : Jean-François Binet
Jean-François Péneau

Ci dessous, Les secours place du Chairedon le vendredi 25. Elle « n'a pas été moins maltraitée, écrit *La Dépêche* le 26. Les magasins de MM. Laffitte et Estrade, droguistes, sont complètement détruits. Il en est de même de la maison de M. Olivier (le chocolatier qui donnera son nom à la place actuelle). Des factionnaires sont placés le long des maisons et engagent les passants à se tenir au milieu de la rue. À ce moment, un fourgon d'artillerie passe emportant le cadavre d'un vieillard. Un prêtre est debout dans le fourgon. Les passants se découvrent avec respect devant le cadavre. »

